

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 31

Artikel: Le mois des pêches
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cagiby avait disparu avant que Monod ait eu le temps de refuser.

En fait d'instruments agricoles, la caisse en question contenait une charrue.

En se rendant à son bureau, Monod rencontra successivement sept de ses amis qui, tous, le supplièrent de vouloir bien se charger de quelque mission pour leurs relations d'outremer. Monod eut beau s'en défendre, chacun affirma qu'il comptait sur son obligeance et que la bagatelle ne l'embarrasserait guère.

Et toute la journée, ce fut un incessant défilé de facteurs, de commissionnaires, de chasseurs de café, de triporteurs, de voitures à bras, déversant chez l'infortuné Monod un redoutable amoncellement de colis.

En vain, il couvrait d'or sa concierge pour qu'elle refusât tous les colis, prétextant qu'il était parti la veille. Rien n'y fit. La marée montait et ne cessait de déferler inlassablement, le formidable tas de colis grossissait toujours.

Enfin l'heure du départ arriva.

Ce fut une imposante cérémonie dont les habitants de la rue Vent-Debout ont conservé l'impréssable souvenir.

On eût dit le cortège de la reine des reines ou le démantèlement des stocks de l'armée américaine. Deux vastes voitures de démantèlement ouvraient la marche, suivies d'une équipe de vigoureux portefaix chargés de débarrasser les camions bourrés à éclater.

Comme des fourmis diligentes, les porteurs se déployèrent en longues files, roulant sans relâche leurs petits chariots. Enfin, on remit à Monod une liasse de bulletins aussi épaisse que le volume de l'Indicateur et on l'invita à verser la somme de quatre mille sept cent soixante et onze francs pour excédent de bagages. Cette somme, jointe aux copieux et innombrables pourboires dont Sylvain n'avait cessé depuis la veille de graisser une multitude de pattes calleuses, commençait à former un joli total. Au Havre, Monod se hissa à bord du transatlantique et là, rêveusement accoudé à la lisse, il surveilla nonchalamment l'embarquement de son excédent de bagages.

La traversée se passa sans encombre.

A New-York, Monod descendit à terre et attendit que ses colis fussent rassemblés.

Devant leur pyramide imposante, les douaniers les plus chevronnés pâlirent d'effroi. On dut, pour procéder à la visite, mobiliser une équipe spéciale assistée de charpentiers et de mécaniciens chargés d'ouvrir les caisses.

Le résultat fut désastreux.

Il fut prouvé surabondamment, par leur contenu, que Monod était un contrebandier, qu'il avait menti en s'attribuant la qualité de touriste et les trois quarts des colis furent confisqués.

Il s'agissait, à présent, de distribuer les autres colis à leurs destinataires.

Trente-cinq paquets furent confiés à la poste, autant déposés dans diverses gares. Un certain nombre de ces objets se perdirent et, par suite, leurs expéditeurs conçurent des doutes sur l'honnêteté de Monod.

Depuis son retour, il passe son temps au Palais de justice, où l'appellent plusieurs procès en abus de confiance. Tous ses amis lui tournent le dos et il est perdu de réputation.

Henri Mansvic.

PORTE-BONHEUR

PARMI les annonces commerciales d'un journal français, j'en ai trouvé une, me paraissant intéressante pour les personnes qui cherchent le bonheur à bon marché : « Corde de pendu, authentique, à fr. 25 le fil. »

On dit que la corde d'un pendu porte fortune; sous-entendu, pour celui qui s'est mis à en faire le commerce ! Par les temps de crise et aussi par les temps sans crise tout peut servir à gagner de l'argent : il y a ceux qui travaillent honnêtement ; il y a ceux qui vendent des choses utiles et aussi des choses inutiles ; il y a ceux qui font le commerce de corde de pendu et ceux qui gagnent de l'argent malhonnêtement.

Chaque commerce court ses risques ; même celui de vendeur de corde de pendu présente quelques dangers. Avant tout, pour garantir l'authenticité de cette fameuse corde, il faudrait le témoignage du pendu qui, pauvre lui, n'est plus à même de déclarer que c'est vraiment cette corde-là qui a lui servi pour passer de vie à trépas. Et puis, aujourd'hui, les gens superstitieux préfèrent un porte-bonheur qui ne coûte rien : un trèfle à quatre, un fer à cheval, un centime roumain, etc. Les personnes intelligentes apprenant qu'il faut déboursier fr. 25 pour un bout de corde, préfèrent renoncer au porte-bonheur ; elles font probablement le simple raisonnement suivant : Si la corde de pendu portait réellement bonheur, celui qui en possède une entière devrait avoir tant de chance qu'il ne serait plus obligé d'aller par le monde pour chercher à vendre sa corde bout par bout, pour gagner sa vie. Il est vrai que si chacun faisait ce raisonnement, le commerce de porte-bonheur et les marchands de fétiches auraient fait fiasco depuis des siècles ; cependant...

Mauvais renseignements ! — Le docteur. — Vous n'avez donc pas confiance en ce remède ?

Le patient. — Non, pas du tout.

Le docteur. — S'il ne vous réussit pas, c'est peut-être que vous ne suivez pas les prescriptions de l'étiquette.

Le patient. — Au contraire, elles recommandent de tenir la fiole hermétiquement bouchée.



PREMIER AOUT

CN a sorti le grand drapeau à la large croix blanche, un peu déteint vers les bords, et à coups de ficelles, on l'a fixé sur la barrière du balcon. Pendant quelques minutes, il claquait, enlevé par le vent... puis il profite d'un moment où l'on tourne le dos pour s'enrouler très serré, autout de sa hampe cloutée d'or !

Lentement, les couleurs fédérales envahissent le pays, c'est leur jour ! Qu'on soit un respectable monsieur retraité, une demoiselle vive à robe claire ou une dame à l'aspect sévère, on a accepté, avec un bon sourire les offres un peu gauches des petites filles enrubannées autant que leurs corbeilles ! Ces braves petites, elles ne se rendent pas exactement compte en faveur de quoi elles poursuivent cette collecte. Par curiosité, j'en ai questionné une :

— Alors, ma petite, c'est pourquoi qu'on t'achète ces belles cocardes ?

Elle a regardé son amie qui l'accompagnait et elles se sont mises à rire. Elle avait mal compris. (La question était d'ailleurs mal posée). Alors après un moment, quand elle vit que je ne plaisantais pas, elle s'est avancée d'un pas et me montrant la place :

— Vous ne savez pas, monsieur, mais c'est pour mettre là !!!

Ce fut à mon tour de rire !

— Mais oui, je sais bien ! Ce n'est pas ça que je voulais te demander !

— Quoi, alors ?

— Eh ! bien, cet argent que tu mets dans ta petite corbeille, c'est pour qui ?

— Ah ! Ben j'ai compris maintenant ! Mais l'argent c'était pour monsieur Jayet !...

Et elle est partie au-devant d'un monsieur qui, lui, sût tout de suite que ça se mettait là et que l'argent c'était pour monsieur Jayet !...

Dans un de nos villages, quelque part, au milieu des vignes et des blés, où il fait bon saluer la patrie dans le vent frais du soir, le premier août se trouve être à la fois la fête fédérale et la fête... du régent ! Mettez-vous un peu à la place des petits gosses qui voient leur régent se

démener, faire chanter des chants, être félicité et remercier tout ensemble, montrer cette figure souriant des anniversaires ! La patrie, le Grütli, c'est quelque chose de tellement difficile, de si imprécis... que quand on leur demande :

— Tu sais pourquoi on a fait ce gros feu, on allume les flambeaux, on voit ces fusées ?...

...Il ne faut pas s'étonner de leur réponse :

— Oui, m'sieur !

— Alors, dis-moi vite !

(Ils se tournent, un peu gênés et disent, tout doucement, comme honteux...)

— C'est parce que c'est la fête au régent !

Benj. Guex.

RETOUR AUX CHAMPS

EUGENE Rambert raconte ainsi le retour aux champs de son père, qui était régent et qui avait parcouru honorablement la carrière de l'enseignement primaire. On lira avec plaisir ces beaux vers et on en retiendra les excellentes pensées :

*Mais la vertu du sang demeure la plus grande
Et la branche jamais ne tombe loin du tronc.
Toujours un amandier germe dans une amande
Le gland produit le chêne et le jonc naît du jonc.
Pour les hommes aussi c'est la règle suprême :
Jeune, on fait sa carrière et l'on se croit changé ;
Puis on découvre un jour qu'on est resté le même :
On est encor Gros-Jean, sauf qu'on est plus âgé.*

*Mon père, le premier, en fit l'expérience.
Lorsque pendant vingt ans, sans trêve ni repos
Il eut autour de lui serré bonne science,
Se sentant jeune encore, et robuste et dispos
Il lui prit un désir immense, irrésistible,
De retourner aux champs, à la bêche, au fossier
De remuer la terre et la passer au crible.
De fouler la vendange et charger le pressoir.
Parfois, en expliquant un devoir à l'élève,
Ou, le thème fini, tout en le corrigeant,
Devant ses yeux troublés, il passait comme un rêve,
Rêve du vigneron caché sous le régent.*

*Voir les sarments pleurer lorsque la sève monte,
Respirer le parfum de leurs grappes en fleurs,
Des promesses de l'an cent fois faire le compte
Appeler de ses vœux la pluie ou les chaleurs,
Interroger le ciel, et, la saison venue,
De ce qui pend au cep savoir se contenter,
Travailler au grand air, en sabots, tête nue,
Fossoyer, effeuiller, arracher, replanter,
Tourner et retourner dans le cercle rustique.
Etre reconnaissant du ciel gris, du ciel bleu,
Avoir entre les dents un refrain de cantique
Qu'en bécotant on fredonne à la gloire de Dieu ;
Voilà, voilà la vie heureuse et salubre,
Ainsi que la nature uniforme en son cours,
Le paisible idéal, l'idylle héréditaire
Que mon père longtemps rêva pour ses vieux jours.*

*Béni soit le Seigneur, maître des destinées !...
O père vénéré, ton vœu s'est accompli.
Tu n'avais point plié sous le faix des années.
Quand, la bêche à la main, ta vieillesse a fleuri.
La terre à labourer ne te fut point trop dure,
Ce fut ta récompense et ton dernier bonheur
Qu'aux ceps que tu plantas tu vis la grappe mûre...
Au nom de tes enfants, béni soit le Seigneur !*

LE MOIS DES PÊCHES

NOUS voici dans le mois des pêches, qu'un jardinier de nos amis appelait la rose des fruits ; effectivement, c'est presque une fleur que ce fruit à la peau veloutée, dont les marbrures de pourpre se fondent si délicatement avec son coloris d'un blanc légèrement verdâtre ; comme la fleur aussi on la détache à regret du rameau où elle a vécu, car, si agréablement qu'elle se présente sur l'assiette, l'effet est bien autrement saisissant quand on l'admire, à demi voilée, dans le feuillage, dont la solide tonalité lui sert d'encadrement ; elle a encore son parfum, parfum fugace, mais très appréciable ; enfin, ce qui achève de lui assurer la souveraineté dans son ordre ; production charmante, elle est encore une des plus délicieuses que la culture nous ait assurées.

Le pêcher est une conquête romaine ; les Grecs ne le connurent qu'après son acclimatation chez leurs vainqueurs ; le grand pomologiste André Leroy en fixe la date après la mort d'Auguste, l'an 14 de l'ère chrétienne. Il semblerait que les progrès qui se rattachent aux paisibles

travaux de la terre doivent être médiocrement affectés par les révolutions, par les troubles dont les grandes cités sont le plus souvent les théâtres; ce sont eux au contraire qui sont le plus cruellement atteints par ces désordres sociaux. L'Italie, en possession du pêcher dès le siècle premier, reste quatorze cents ans sans en beaucoup développer la culture. Cependant, dès le sixième siècle, ce fruit avait sa place dans les jardins français et notamment en Touraine; il existait au huitième siècle dans les environs de Paris; au neuvième, il s'était propagé en Picardie et dans l'Orléanais. La vie de Fulrade, quatorzième évêque de St-Denis, constate par une légende l'existence du pêcher en 784; elle raconte qu'un chevalier bavaïrois de la cour de Charlemagne, traversant le verger des moines de l'abbaye, voulut cueillir une pêche sur un arbre couvert de ces fruits. Le frère jardinier ayant voulu s'opposer à ce maraudage sacrilège fut battu; il invoqua saint Denis, et la main de l'audacieux ravisseur du bien des moines se dessécha immédiatement; le bon jardinier eut la générosité de n'en point profiter pour rendre à son adversaire ce qu'il en avait reçu; le chevalier touché de la grâce s'empressa de s'en aller suspendre, avec la main qu'il avait encore à son service, le fruit miraculeux sous le porche de l'abbaye: il y resta longtemps pour servir d'exemple à ceux qui eussent été tentés de l'imiter; toutefois, il nous semble probable que la main momifiée eût produit beaucoup plus d'effet.



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

13

Je me rappelle encore comme si c'était hier, le triste spectacle que présentait la route que les deux corps se disputèrent; elle était couverte de cadavres qui, pour la plupart, avaient déjà été dépouillés par les paysans, et la route en était tellement couverte, que nous étions obligés, tant par la difficulté de marcher à cause de la neige, que par la quantité considérable d'hommes tués, de poser nos pieds quelquefois sur ces cadavres. J'en ai vu un qui avait été tellement foulé, que les os de sa poitrine étaient en grande partie cassés, ensuite que celui qui posait son pied sur ce corps perdait son équilibre, parce qu'il ne présentait pas de résistance; eh! bien cela prêtait à rire à se tenir les côtes aux Français. C'est cet esprit qui fait la force; et ce spectacle n'était pas restreint, il s'étendait sur un espace de plus de trois quarts d'heure, et il y avait là couchés pêle-mêle Français et Russes. Nous vîmes un soldat de cette nation assis sur la neige, il avait la jambe cassée, il ne se plaignait aucunement; derrière lui, à une trentaine de pas, quelques-uns de nos soldats avaient tué un bœuf pour en avoir la fressure; (en guerre les Français gaspillent énormément: ils tueront un bœuf pour en avoir la cervelle, et avec une poêle et des oignons, voilà un déjeuner improvisé dans l'instant); notre Russe s'était traîné jusque vers lui, et avec ses ongles avait dépecé et ensuite mangé outre la graisse qui se trouve entre les côtes; j'ai vu cet homme de mes yeux, après 48 heures il était encore vivant; l'armée l'avait nommé le « Russe au bœuf ».

Manquant de vivres, nous étions toujours en maraude; le jour du combat dont je viens de parler, nous fûmes assez heureux pour trouver assez forte la glace d'une rivière qui se trouvait sur notre route, ce qui nous permit d'entrer dans une île qui aurait été épargnée sans le gel intense qui nous en donna la clef. Là, nous remplîmes deux traîneaux de moutons, oies et jambons, en même temps que des pommes de terre, puis nous nous dirigeâmes sur un grand village que nous avions aperçu. Par un bonheur des plus complets nous y vîmes entrer en même temps que nous

notre brave 69e; l'adjudant-major nous désigna une maison pour nous, musiciens, et pour les sapeurs, mais la fatalité, jalouse de nous avoir favorisé, y envoya au même instant une compagnie qui fit, par l'ordre de son capitaine, main basse sur toute notre maraude. Nous venions de nous entendre, et tout le monde mettait la main à l'œuvre pour faire un souper de Gargantua, quand l'ordre arrive de partir à l'instant; le canon grondait, il était 7 heures du soir, 7 février 1807; un guide nous conduisait par un chemin où il y avait un demi pied de neige; nous laissâmes là les moutons et les pommes de terre, et l'on partagea les jambons. Je montai un petit cheval polonais qu'on nomme Koniak dans le pays; j'avais eu pour ma part deux oies, mais on m'en vola une en route; mes collègues de la musique avaient tous pris la poudre d'escampette, et à mon tour j'avais un village pour y faire rôti mon oie. Il était alors minuit, je me dirigeai sur une petite maison, au-devant de laquelle il y avait un restant de feu allumé, entre-tenu par le vent; j'en amoncelai les tisons, et aussitôt il flambait. Je vis alors un spectacle terrible: c'était celui de la maison au seuil de laquelle mon feu brûlait qui était encombré de morts, mais comme j'étais habitué à voir toutes sortes de scènes pareilles, je n'en tins compte, et pour entretenir mon feu j'entrai dans l'intérieur de la maison, où je dus renverser un banc sur lequel se trouvaient deux Russes morts, pour me procurer du combustible. J'établis ensuite mon quartier général devant le foyer, et je suspendis mon oie par une ficelle que j'attachai à une espèce de long bâton que je fixai en terre. Je dus encore aller chercher du bois dans la maison, et je revis encore tous les morts qu'elle contenait; ils étaient à peu près une soixantaine, tous Russes sans exception. Je retrouvai du combustible, et par ce moyen j'amenai à point la cuisson de mon oie, puis je me mis ensuite à la dévorer comme un loup affamé.

J'étais ainsi en vue de l'armée, et je pouvais apercevoir les Russes, qui tiraient un coup de canon toutes les dix minutes chaque fois que la lumière de la pièce éclairait alentours. Ils cherchaient une issue pour battre en retraite; le but de Napoléon était de les faire prisonniers, aussi avait-il donné l'ordre de tout recevoir de l'ennemi, de ne rien rendre, et son armée était là, immobile, au nombre de 100.000 hommes, y compris mon 69e, à vingt-cinq pas de moi seulement, et pas un seul de ces hommes ne vint se chauffer à mon feu, ni me demander la moitié de mon repas. C'était merveilleux de voir, à la lueur des coups de canons isolés tirés par les Russes, reluire les innombrables baïonnettes de nos soldats, les cuirasses et les casques de nos troupes à cheval; il régnait en même temps un silence que rien n'interrompait que le grondement isolé d'une pièce de canon. Vraiment c'est magique qu'un seul homme puisse exercer une discipline aussi absolue, aussi complète que celle dont j'eus une idée dans cette nuit. L'Empereur seul avec son état-major diminué par la mitraille, allait au petit pas, parlant bas de crainte de faire manquer l'opération.

Heureusement pour eux, les Russes réussirent à trouver un débouché sur Königsberg, seconde capitale de la vieille Prusse, après la nuit la plus noire qui se pût faire; ils ne réussirent dans leur dessein que le matin du 8 février 1807, à 3 heures. Pour qui n'a pas assisté à la bataille d'Eylau, il est impossible de se faire une idée de la bravoure des Français et de la fermeté des Russes; aussi Napoléon disait-il, en parlant de ces derniers: Que quand ils sont tués il faut encore les pousser pour les faire tomber, leur discipline leur défend de quitter les rangs vivants ou morts; métaphore des plus applicables à ces soldats. J'avais déjà vu plusieurs champs de batailles, mais celui d'Eylau que j'allai voir en compagnie de tous les curieux de l'armée fit sur moi un effet plus grand qu'à l'ordinaire, c'était indescriptible. J'avais seize ans à peine, j'étais donc susceptible, plus que d'autres, d'éprouver

à la vue d'un pareil massacre une impression profonde, qui fit que j'en perdis le besoin de boire et de manger, et que je ne sentis plus la fatigue que j'éprouvais. Au bout de peu de temps je repris mon insouciance ordinaire, et je revis tout en beau comme par le passé, quoique j'eusse sous les yeux un tableau hideux, dégoûtant, monstrueux; il neigeait avec cela, puis il dégelait. On voyait là couchés plus de soixante bataillons carrés qui avaient été hachés par la mitraille et aussi par des charges de la grosse cavalerie des Russes; chacun était mort à son poste, depuis le soldat jusqu'aux serre-files, sergents-majors et officiers. La plupart des curieux reconnaissaient dans les morts des « pays », des enfants de son village, des amis de collège; tout cela faisait les frais de la conversation du jour, à la manière française, avec force réflexions, souvent plaisantes et spirituelles, mais peu consolantes, vu qu'il s'en fallait de beaucoup que tout soit terminé.

Le village de Serpallen, celui de Sausgarten, où je fis cuire et où je mangeai mon oie, Eylau, qui est le plus grand de ces trois villages, et le cimetière de ce dernier, étaient encombrés de morts, et avaient offert aux Russes des points où ils firent une résistance héroïque. Je vis en cette occasion un grenadier français, de la garde impériale, qui tenait un Russe (aussi de la garde) au collet, tandis que celui-ci tenait le Français par son toupet; dans cette position respective le Français avait passé sa baïonnette au travers du corps de son ennemi, et celui-ci, de son côté, lui en faisait autant; dans cet épanchement militaire réciproque, tous deux avaient donné et reçu la mort. Un acharnement sans exemple avait présidé à cette boucherie, qu'on est convenu d'appeler la bataille des 20.000 morts; seize généraux français y furent tués, c'est la plus sanglante qui ait eu lieu sous l'Empire.

(A suivre).

J.-L. Sabon.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

HALDIMAND, II

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

AU TROUSSEAU MODERNE

L. BROUSOZ

MORGES

La maison de confiance qui peut être recommandée

On ne discute pas !...!

Si l'on désire un apéritif sain, stomachique
C'est le „DIABLERETS“ qui s'impose.

Pour la rédaction: J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.